

CORALIE CDF

RUN BOY

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524760

Dépôt légal : mars 2026

À celles et ceux qui ont aimé au bord de la folie.

*À ceux qu'on a crus perdus, mais qui ont trouvé leur
chemin.*

*Et à tous les enfants qu'on n'a pas pu garder, mais que l'on
n'oubliera jamais.*

Je dédie ce livre à mon fils, Maël.

Cette histoire est inspirée de faits qui se sont déroulés, et qui se passent toujours à travers le monde entier. On ne parle pas assez du deuil périnatal et de tout ce qu'il engendre. Toutefois, je tiens à rappeler que ce roman est une fiction.

Mais derrière chaque page, il y a des vérités qu'on ne dit pas, des douleurs qu'on tait, des émotions que l'on enfouit.

L'histoire de Madeline, de Malcom, de Célia, n'est ni un conte, ni une condamnation. C'est un cri – parfois maladroit, parfois silencieux – sur ce que signifie être mère, être enfant, être humain.

Si ces pages ont remué quelque chose en vous, alors elles ont déjà accompli ce qu'elles avaient à faire.

Je remercie mon époux, ma mère, ma grand-mère, mes sœurs, mon beau-père, mon meilleur ami et ma meilleure amie. Ainsi que toutes les personnes qui ont été présentes durant cette période difficile.

Introduction

Côme, mon mari, et moi, Madeline, sommes assis côte à côte devant l'écran lumineux de notre ordinateur, à chercher parmi une palette infinie de nuances celle qui conviendra le mieux à l'une des chambres de notre maison. Il feuillette les propositions avec une attention distraite, lançant de temps à autre le nom d'une couleur, tout en me parlant d'une de ses salariées, jeune mère, qui prévoit déjà ses vacances d'été avec son fils et son compagnon, comme si cette projection joyeuse et banale méritait d'être racontée...

Le temps s'étire doucement dans cette fin de journée ordinaire, suspendue entre la chaleur du foyer et le bourdonnement discret du monde extérieur. La lumière derrière les vitres décline lentement, glissant vers le soir sans que nous y prêtions vraiment attention. La conversation de Côme dérive, comme souvent, d'un sujet à l'autre, et je hoche la tête par automatisme, partagée entre l'écoute et mes propres pensées, happée par le rythme répétitif de ces instants domestiques.

À un moment, je me lève, laissant l'ordinateur ouvert derrière moi, et rejoins la cuisine pour préparer le repas du soir. Le cliquetis des ustensiles, le bruit de l'eau qui coule, l'odeur des aliments qui chauffent – tout cela vient doucement remplacer le silence lumineux de l'écran. Derrière moi, dans le salon, Côme est resté assis, une bière entre les doigts, l'air serein, presque rêveur, comme s'il se laissait dériver quelques minutes hors du présent, porté par le fil tranquille de ses souvenirs.

Les minutes passent, presque imperceptiblement. Puis, comme ramené brusquement à la surface de notre réalité, il

se redresse, le regard cherchant le mien à travers l'encadrement de la porte.

— C'est l'heure de ta piqûre.

Comme chaque soir, il sort le flacon du réfrigérateur et manipule la seringue avec cette minutie appliquée qu'il réserve à ces rares instants où il se sent utile, impliqué dans notre combat discret. Tandis qu'il remplit la seringue, il me raconte, avec un rire attendri, combien il était turbulent enfant, intenable même, un petit diable qu'aucune autorité ne parvenait à canaliser. Puis, espiègle, il me jette un regard en coin :

— T'es vraiment sûre de vouloir un petit moi ?

Je souris sans répondre tout de suite. Mon regard se perd un instant dans le vide, puis je murmure, à mi-voix :

— Ce qui me comblerait, ce serait d'avoir un enfant. Un vrai. Et si Dieu me l'accorde, je saurai, moi, lui apprendre le respect, l'amour, et surtout, les règles de cette maison.

Machinalement, mes mains viennent se poser sur mon ventre, ce creux encore vide mais chargé de promesses, de prières muettes. Je ferme un instant les yeux et glisse dans un souffle :

— J'espère de tout cœur...

Le lendemain matin, alors que Côme enfile sa veste avant de filer au travail, je termine mon café en feuilletant distraitemment une revue sur la table de la cuisine. Il me lance, juste avant de franchir la porte, un clin d'œil complice :

— C'est pour ce soir !

Je m'approche de lui, m'empare de son col, et lui souffle quelques mots à l'oreille. Il rit doucement, puis s'éclipse.

Nous sommes sous la douche. L'eau coule doucement, tiède, enveloppante, comme un voile suspendu entre nous. Côme aime ces instants-là, ces rendez-vous silencieux où nos corps se retrouvent sans avoir besoin de mots. Ce rituel l'apaise, le relie à moi, comme si la chaleur de l'eau pouvait effacer les blessures du quotidien.

Il glisse ses lèvres dans mon cou, y murmure, presque dans un souffle :

— Je t’aime. Cette fois... ça va marcher. J’en suis sûr.

Je ne réponds pas tout de suite. Je laisse les mots se déposer contre ma peau, se mêler au bruit régulier de l’eau qui frappe le carrelage. Nous restons encore quelques minutes ainsi, immobiles, comme suspendus dans cette promesse fragile que nous n’osons plus nommer trop fort. Puis l’eau refroidit, les gestes reprennent, mécaniques : on coupe le jet, on s’essuie, on replie le quotidien autour de nous. La soirée s’achève sans autre parole, dans une fatigue douce, presque résignée.

La nuit passe, brève, morcelée.

Le lendemain, sous une pluie fine et persistante, j’arrive au centre à grandes enjambées, mes talons résonnant sur le bitume comme un métronome nerveux. Mon imperméable beige colle à ma peau détrempée, et je tiens mon sac au-dessus de ma tête dans un geste désespéré pour protéger mes cheveux. J’entre, salue rapidement mes collègues, récupère mon courrier et m’installe à mon bureau.

Je lance la messagerie vocale et tends l’oreille : rien d’urgent, rien qui bouscule l’ordre du jour. Les voix se succèdent, neutres, administratives, presque désincarnées. Je laisse le dernier message s’éteindre dans un léger grésillement, puis je repose le combiné, un instant suspendue, le regard perdu sur l’écran de mon ordinateur.

Un froissement de pas dans le couloir, la porte qui s’entrouvre sans vraiment frapper – la présence familière de Clémence s’impose dans le cadre de mon bureau, comme un retour au réel.

C’est elle, justement, qui me rappelle à l’ordre :

— N’oublie pas ton rendez-vous de dix heures. Une mère et son fils, douze ans.

Je fronce les sourcils, encore embuée de fatigue :

— Tu peux me rafraîchir la mémoire ? J’ai tellement de dossiers en ce moment, je commence à tout mélanger... C’est celle avec l’enfant autiste ? Ou bien la mère divorcée dont le fils supporte mal la séparation ?

— La deuxième, précise-t-elle en m'adressant un sourire entendu. Puis, en s'éloignant, elle ajoute sur un ton doux :

— Ne t'inquiète pas. Tu vas pouvoir souffler bientôt, toi aussi.

Je prends une inspiration discrète, ajuste un instant mon fauteuil, puis fais entrer la mère et son fils dans mon bureau. Leur proximité me frappe d'emblée, il y a comme un lien fort entre eux cependant assez silencieux. Je leur propose de s'installer dans les fauteuils à côté de mon bureau, une manière d'adoucir l'atmosphère, de gommer le formalisme de l'entretien. Je les observe. Et déjà, je sens qu'il y a là quelque chose à comprendre, à dénouer.

Madame Célia Clay, la mère de Malcom, prend la parole la première. Sa voix est douce, posée, presque rassurante, et elle déroule le fil de ses préoccupations avec une clarté naturelle, ponctuant ses phrases de regards réguliers vers son fils, comme pour s'assurer de sa présence ou chercher un écho muet à ses propos. Elle parle de lui avec tendresse, mais aussi avec une certaine inquiétude, comme si elle tentait de trouver dans mes yeux une validation à ce qu'elle ressent, ou peut-être une justification à ce qu'elle n'a pas su faire.

Malcom, lui, reste en retrait, muet, le regard souvent fuyant, mais jamais hostile. Il ne manifeste ni agacement, ni refus, juste une forme de réserve, une distance qu'on devine construite avec le temps, comme un réflexe de survie. Il ne semble pas opposé à être là, mais ne cherche pas non plus à s'investir dans l'échange.

Célia m'explique que la séparation avec le père de Malcom a laissé en lui une empreinte difficile à définir mais impossible à ignorer. Il s'est refermé progressivement, dit-elle, comme une fleur qui se fane dès que la lumière disparaît. Elle décrit ces jours entiers où il ne prononce aucun mot, où il traverse les heures comme absent, muré dans un silence douloureux. Elle parle sans pleurer, mais chaque mot porte en lui une fragilité contenue.

Je me tourne alors vers Malcom, doucement, en veillant à ne pas rompre l'équilibre fragile de ce moment :

— Tu sais pourquoi ta maman t'a amené ici ?

Il hausse les épaules, les yeux fixés quelque part au sol, sans chercher mon regard.

— Je comprends. Ce n'est jamais facile de parler à quelqu'un qu'on ne connaît pas. Encore moins quand il s'agit de dire ce qui ne va pas, ce qui pèse. Mais tu sais, je ne suis pas là pour te juger, ni pour te forcer à quoi que ce soit. Mon rôle, c'est d'essayer de comprendre, d'écouter, de t'aider. Sans pression, à ton rythme.

L'entretien se poursuit pendant une trentaine de minutes. Peu à peu, je tente de faire glisser la parole, de semer quelques graines de confiance. Mais je sens bien que ce n'est pas encore le moment. Alors je n'insiste pas. Je choisis la patience.

À la fin de la séance, je m'adresse à lui d'un ton doux :

— On va se revoir deux fois par semaine. Chaque séance durera environ une heure. Et si jamais tu en as envie, on pourra se retrouver un mercredi après-midi. Ce sera plus calme, plus détendu.

Il relève les yeux vers moi, et pour la première fois, je sens un petit mouvement en lui.

— De toute façon, j'suis obligé, non ?

Je secoue lentement la tête, un demi-sourire aux lèvres :

— Non, tu ne l'es pas. Tu pourrais refuser. Mais ta maman a eu du bon sens en t'emmenant ici. Et, sincèrement, je crois que ça pourrait vraiment t'aider à aller un peu mieux.

Il hausse une nouvelle fois les épaules, mais cette fois avec moins de distance. Il souffle presque :

— D'accord. Alors... à la semaine prochaine, c'est ça ?

— C'est ça, je réponds, avec un sourire que j'espère rassurant.

Quatre mois se sont écoulés, à une vitesse presque déconcertante. Entre les vacances de Pâques, les longues journées de travail et les ponts successifs. Mes échanges avec Malcom ont été moins fréquents que je ne l'aurais souhaité. Ses séances sont désormais scindées : une partie du temps est consacrée aux éducateurs, l'autre à moi. Elles se déroulent plutôt sereinement, mais ce n'est encore que la surface. Très bientôt, nous pourrons enfin entrer dans le cœur de son

histoire, là où les choses profondes commencent à émerger. Je suis son psychologue référent. Son point d'ancrage malgré moi.

Un jeudi soir, dans le silence feutré de la maison, je range les courses dans les placards, tandis qu'en fond, la voix éraillée d'Imany chante *No One's Here to Sleep*, comme un écho lointain de la journée qui s'efface doucement. Côme entre dans la cuisine, un dossier coincé sous le bras, son visage encore marqué par les heures passées au bureau.

— Alors, ta journée ? lance-t-il, sans même poser son manteau. De mon côté, pas mal du tout. On a décroché un gros chantier pour mon client du nord.

Je ferme doucement un tiroir, puis demande :

— Et Kessia ? Elle l'a bien pris ?

Il arque un sourcil, esquisse un sourire en coin :

— Bof. Tu sais comment elle est. On s'entend bien, mais... les affaires sont les affaires. Je ne peux pas faire de sentiments à chaque fois.

Il s'approche, m'ôte doucement le paquet de céréales des mains, le pose sans soin sur le plan de travail. Je soupire aussitôt :

— Tu sais que je n'aime pas quand tout est en désordre. Tu le sais très bien.

Il me tire doucement à lui, glisse ses mains autour de ma taille avec une tendresse presque enfantine :

— On s'en fout du désordre. Viens, c'est l'heure.

Je lâche un petit râle de protestation, mais je ne résiste pas. Il m'attire à lui, m'embrasse, et je le laisse faire.

Je tourne doucement la tête vers lui. Nos regards se croisent, s'ancrent l'un dans l'autre avec une intensité rare. C'est un de ces moments précieux, où je me vois, je nous vois, dans ce rêve qui m'obsède souvent. Côme et moi, main dans la main avec un petit garçon, le nôtre, riant aux éclats, le faisant virevolter dans les airs sur une pelouse baignée de soleil. Puis tous les trois tombant dans l'herbe, emportés par le jeu, les rires, la complicité.

Je me réveille en sursaut, le cœur lourd, mais je ne suis pas malheureuse, bien au contraire. L'image s'efface, je jette un

regard vers Côme, qui dort paisiblement à mes côtés. Je me tourne lentement, dos à lui, glisse l'ongle de mon pouce dans ma bouche – un vieux réflexe d'enfant – et fixe le mur, les yeux grands ouverts. Le sommeil ne revient pas. Ce n'est pas de l'insomnie. C'est plus profond.

Nous sommes lundi matin, je suis de retour au bureau après un week-end plutôt calme, une tasse de café brûlant dans la main, encore tremblante d'une fatigue qui n'est pas physique. Une attente que je n'ose nommer grandit en moi, sourde, impérieuse. J'attends Malcom. Et il arrive, seul cette fois, ce qui m'interpelle immédiatement.

— Ta maman n'est pas avec toi ? demandé-je, surprise.

Il hausse les épaules d'un air détaché.

— Elle voulait pas attendre dans le couloir. Elle a dit que je pouvais me débrouiller.

Un froncement de sourcils m'échappe malgré moi. Quelque chose se crispe en moi, une inquiétude instinctive. Je compose aussitôt le numéro de Madame Clay, qui décroche presque aussitôt. Sa voix est lasse, pressée :

— Je suis désolée... Beaucoup de dossiers en retard. Je suis retournée au cabinet, mais je suis à deux rues. Je viendrai le chercher.

Je hoche la tête en silence, bien qu'elle ne puisse le voir. Elle est clerc de notaire. Les priorités administratives, les urgences de la vie adulte, prennent parfois le pas sur le reste, y compris sur ce qui devrait être sacré : son enfant.

Pendant ce temps, Malcom regarde la pièce, curieux mais sans agitation. Il désigne les fauteuils, puis la chaise en face de moi.

— Je m'assieds où ?

— Là où tu préfères, lui dis-je avec un sourire indulgent.

Il penche la tête, malicieux.

— Et si je préfère rester debout ?

Je souris, amusée par cette repartie.

— Tu risques d'avoir mal aux pieds à la fin de l'échange.

Il esquisse un petit sourire. Une esquisse, mais une victoire. Il finit par s'asseoir face à moi, comme s'il acceptait de jouer le jeu.

— Alors, comment tu vas ? Et ta semaine, elle commence bien ?

— Bien, merci... Mais vous allez juste me demander si je vais bien ?

Son ton est sincère, presque provocateur, comme s'il attendait autre chose, autre chose que la façade habituelle. Je réponds, toujours sur le ton de la confiance :

— Non. On peut aussi prendre des nouvelles l'un de l'autre. C'est un bon début, tu ne crois pas ?

Il m'observe longuement, sans ciller, intrigué. Puis :

— On va être amis, vous et moi ?

Je laisse passer un souffle, puis réponds calmement :

— Seulement si tu m'accordes ta confiance. Ce que tu dis ici reste ici. Rien ne sort sans ton accord.

Il semble réfléchir, puis reprend :

— Il faudra bien raconter à ma mère, non ?

— Je lui parlerai de ta progression, pas du contenu. Le reste... ça restera entre nous.

Il hoche la tête, lentement, avec gravité. Il a compris, mais surtout, il accepte.

À cet instant, le soleil traverse les vitres. Éblouissant. Et dans ses yeux à lui, une lueur. Presque un sourire.

Il est enfin 17 heures, je descends les marches du centre d'un pas vif, enveloppée par une pluie fine et glaciale qui s'in-filtre jusque dans la doublure de mon imperméable. Je serre mon sac contre moi, le soulève au-dessus de ma tête pour me protéger comme je peux, et me précipite jusqu'à ma voiture. Une fois à l'abri, les mains encore tremblantes de froid, je m'immobilise. Je ne démarre pas tout de suite. Je reste là, figée, les doigts posés sur le volant, les affaires déposées à la hâte sur le siège passager. Mon regard se perd à travers le pare-brise mouillé, brouillé de gouttelettes, tandis qu'un soupir discret s'échappe de mes lèvres entrouvertes. Et, sans vraiment comprendre pourquoi, un sourire se dessine. Un de ces sourires rares, furtifs, presque illogiques – peut-être l'effet d'un instant de répit, d'une douce fatigue, ou d'un espoir silencieux.